

PARTICIPE PRÉSENT

PREMIERS REGARDS

VALÉRIE DE SAINT-DO, journaliste — MICHEL SIMONOT, auteur, sociologue
ALAIN FOIX, philosophe, auteur — GENICA BACZYNSKI, auteur — PHILIPPE CASEN,
fondateur de cart'com - PATRICK MAURIÈRES, directeur de communication publique

L'AFFICHE QUE VOUS RÊVERIEZ QUE LE PARTI COMMUNISTE VOUS COMMANDE

BRUNO SOUETRE - DUGUDUS - ELSA MAILLOT - FABRICE PRAEGER - FANETTE MELLIER - FORMES VIVES ADRIEN ZAMMIT / GEOFFROY
PITHON / NICOLAS FILLOQUE - JOEL AUXENFANS - JULIA CHANTEL - LAURENCE BARREY - MÉLINA FAGET - MICHEL QUAREZ - NAIS KINET
NE ROUGISSEZ PAS - NOUS TRAVAILLONS ENSEMBLE / ALEX JORDAN - NOUS TRAVAILLONS ENSEMBLE / VALÉRIE DEBURE - OLIVIER PERROT
PASCAL COLRAT - SÉBASTIEN MARCHAL - THIERRY SARFIS - VANESSA VERILLON - VINCENT PERROTTET

FETE DE L'HUMANITÉ 2014 - ÉDITE PAR LE PCF - FRONT DE GAUCHE

PARTICIPE PRÉSENT /

PREMIERS REGARDS

Participe présent, dont le projet est décrit en quatrième de couverture, est la troisième exposition de graphistes présentée sur le stand national des communistes à la Fête de l'Humanité. Comme les deux précédentes, elle tournera en France, dans les fédérations et les sections du PCF. Elle sera accompagnée de rencontres et de débats.

Comme tout geste artistique, cette exposition appelle, au delà des réactions et des émotions personnelles de ses visiteurs, des paroles, des discussions, de la confrontation. Si cette exposition a vocation à rassembler, cela sera plutôt au travers de ces échanges que de la communion.

Nous avons voulu, dès le premier accrochage, offrir, en toute liberté, à des personnes diverses, l'occasion de poser un premier regard sur la démarche et les productions. Qu'elles en soient toutes remerciées.

Les auteurs viennent d'horizons différents. Experts dans leur domaine, leur regard ne prétend pas délivrer un mode d'emploi. Il est plutôt une invitation à ce que chacune ou chacun construise sa promenade au travers des 21 propositions et pourquoi pas la partage avec les autres.

A vos stylos !

PARTICIPE PRÉSENT / **PREMIERS REGARDS**

Bruno Souête

Dugudus

Elsa Maillot

Fabrice Praeger

Fanette Mellier

Formes Vives

Adrien Zammit / Geoffroy Python / Nicolas Filloque

Joel Auxenfans

Julia Chantel

Laurence Barrey

Mélina Faget

Michel Quarez

Nais Kinet

Ne rougissez pas

Nous Travaillons Ensemble

Alex Jordan

Nous Travaillons Ensemble

Valérie Debure

Olivier Perrot

Pascal Colrat

Sébastien Marchal

Thierry Sarfis

Vanessa Verillon

Vincent Perrottet

Valérie de Saint-Do

journaliste, auteur

Michel Simonot

auteur, sociologue

Alain Foix

philosophe, auteur

Génica Baczynski

auteur

Philippe Casen

fondateur de Cart'com

Patrick Maurières

directeur d'agence de communication publique

LEUR PARTI DU RÊVE

Valérie de Saint-Do

Journaliste, auteur

Ils sont vingt-et-un à avoir planché sur une commande ou, plutôt, sur un rêve de commande. L'intitulé laissait libre cours à l'imagination au pouvoir: « l'affiche que vous aimeriez que le PCF vous commande ». Et un casting très diversifié a joué le jeu, des hommes et des femmes, des jeunes et des vétérans, des individus et des collectifs. Certains sont communistes ou compagnons de route, d'autres non.

Le résultat est évidemment aussi disparate que les participants.

Tous, à divers degrés, répondent implicitement à une question : « qu'est-ce qu'une affiche politique ? »

Ainsi qu'à ses corollaires : que peut-être aujourd'hui, le message prioritaire d'un parti fort d'une longue tradition ? Comment recycler les espoirs qu'il a et veut continuer à porter ? Quelles sont les sujets sur lesquels il devrait focaliser son adresse ?

La palette des réponses couvre un spectre très large, une palette infiniment variée de mots et d'images. Tous l'éventail des médiums est utilisé : dessin, photo, détournement, collage, peinture... avec texte, ou non.

Ce que disent les affiches (comme ce qu'elles ne disent pas) est forcément porteur de signaux politiques, complexes et polysémiques, adressés à tous ou parfois précisément au parti commanditaire.

Il y a ceux que l'actualité viole, hérisse et dont la réponse est violente elle aussi. Certains interrogent violemment les tartes à la crème imposées d'une actualité comme la crise, comme Olivier Perrot, avec une affiche au slogan affûté et un symbole coup de poing, Mélina Faget et Sébastien Marchal, avec des questions que l'on sait aussi rhétoriques et qui résonnent ironiquement amères.

D'autres prennent un angle d'attaque, sur un sujet d'actualité : la retraite (Thierry Sarfis), la défense d'une politique culturelle (Elsa Maillot) , l'égalité homme/femme (Valérie Debure), le racisme (Pascal Colrat, Joël Auxenfant).

Certains recyclent les symboles, non sans humour (mais on chercherait en vain les classiques faucille et marteau, même si le rouge revient souvent en étendard). D'autres en inventent, comme Fanette Mellier en quête d'embrasement ou de flamme.

Mais ce qui transparait pour la plupart, au travers d'images et de mots préférés au simplisme du slogan, un peu d'énigme et de complexité de lecture, c'est une aspiration à l'utopie face à l'urgence. Du regard étoilé de Vincent Perrotet à la belle immersion de Michel Quarez, en passant par le tatouage clin d'œil de Vanessa Verillon, pas de revendication précise si ce n'est celle d'un espoir, d'une libération d'un présent pesant. Face à l'omniprésence des usages publicitaires du graphisme et de la grossièreté de leurs signifiants, c'est par la polysémie, l'ouverture aux interprétations multiples et parfois le mystère que s'expriment leurs messages politiques. Quant aux slogans, ils rejoignent parfois l'inspiration vitaliste de mai 68, mais prennent une autre résonance, parfois ironique, sur fond de sinistrose généralisée : « Osez désirer », « Croire au matin », « Épris de justice », « Rien que du bonheur- Où ? » et même « Foie gras pour tous »... Comme si, face à de multiples catastrophes économiques, écologiques, politiques et sociales annoncées, l'urgence était de réaffirmer l'audace incongrue de l'optimisme.

Dans cette disparité de formes, figuratives ou abstraites, une étrange domination des couleurs s'impose : à quelques exceptions près, le bleu-blanc-rouge est presque omniprésent dans les affiches, comme si le « F » du PCF devait être affirmé. Moins dans une ferveur nationale que dans une sourde inquiétude sur l'état de la France, que Dugudus exprime crûment. Mais aussi, en jouant avec l'imagerie révolutionnaire comme antidote au fascisme montant, chez le collectif Formes vives par exemple.

Deux propositions se détachent ironiquement : la portée musicale de Fabrice Praeger, clin d'œil poétique qui laisse champ libre à la réflexion sur le caractère « final » de la lutte et l'incisif « A- dieu PCF » d'Alex Jordan à la possible amertume contrebalancée par l'arc-en-ciel de couleurs pastels. Évocation du risque de crépuscule de l'organisation partidaire qui peine à se renouveler ? Provocation constatant l'impuissance politique face à l'apocalypse annoncée ? On peut y lire aussi une injonction pressante à inventer et refonder les nouveaux imaginaires de la politique. Sous peine d'« adieu » à la lutte et à l'utopie.

LES IMAGES FONT SIGNE

Michel Simonot

auteur, sociologue

J'ai envie, ici, de regarder les affiches proposées par les 21 artistes, non pas à partir de leur sens, du message explicite qu'elles veulent adresser, mais, plutôt, d'abord, à partir de la question posée (Quelle affiche rêveriez-vous que le parti communiste vous commande ?). Elle n'appelle pas un texte raisonné, mais une œuvre. Chacun « donne » une réponse artistique à une question politique : répondre « par de l'art » et non pas par un texte raisonné. Cela est inhabituelle et déplace la question même « du politique ». Certains pourraient reprocher: on passe du rationnel à une sorte de subjectivité. Car l'art est souvent ramené à cette vision réductrice de « pure subjectivité ». Comme s'il n'y avait pas de subjectivité à l'œuvre dans un « discours » qui agence rationnellement des mots. Il ne s'agit pas, ici, de prétendre à une équivalence entre « discours politique » et « œuvre artistique », mais d'affirmer qu'il faut éviter les oppositions binaires, simplistes : la production de sens, y compris politique, n'est pas l'exclusivité du langage. L'histoire en a des exemples, certains célèbres comme la crise provoquée par le portrait de Staline par Picasso, paru dans les Lettres Françaises en 1953. Répondre par l'art, c'est proposer une représentation, c'est élaborer un sens à partir des formes. C'est ce à quoi la question initiale, commune à tous, invite chaque graphiste.

Il doit réaliser une affiche, au format 80cmx120cm. Une affiche, en général, cherche à « porter » un message, ce qui est explicite ici, en raison de la commande. Une affiche, en général apposée sur un mur, à portée des yeux, se regarde verticalement. Sa dimension impose une variation de la distance du corps, donc du regard. On considère, généralement, qu'une affiche peut proposer trois échelles de regard : lointain, moyen, proche. Donc, trois perceptions différentes selon l'éloignement. Il existe des affiches qui, de loin ou de près, ne présentent aucune différence d'appréhension : ce sont souvent des messages liés à des

formes de slogan, à signification univoques, destinés à « frapper » la perception. A l'opposé, certaines prennent une signification différente selon la proximité : plus on se rapproche, plus on découvre une complexité, voire un déplacement du sens. Chacun peut faire cette expérience avec les 21 affiches proposées ici.

Je pense qu'une affiche est d'autant plus intéressante, puissante, que, sous une apparente simplicité, se trame une sorte de complexité, au travers de différents niveaux de perception, de lecture. Cela est d'autant plus vrai que son objet, comme ici, est de porter, proposer une réflexion politique : ici, le rapport au Parti communiste.

Dans ces 21 affiches, l'un des éléments de cette richesse est, selon moi, le rapport entre les mots et « l'image ». Il n'y a qu'une seule affiche sans aucun mot et qui, donc, mise sur la seule puissance de l'image. Une ou deux autres réduisent la place des mots, mais ils ont leur importance. Dans une seule, ce sont les mots qui, agencés, construisent une image. Les mots se lisent plus ou moins selon la distance du regard.

La quasi totalité des autres donne une importance décisive aux mots : il faut, alors, se demander quels rapports ils entretiennent avec l'image. Se renforcent-ils ? Certaines affiches se suffiraient-elles avec les seuls mots ? Ou l'inverse ? Ce rapport de nécessité entre le mot et l'image me semble, personnellement, essentiel.

A ce stade, je reviens sur la question initiale, car elle met le graphiste dans une position particulière. Pour simplifier, je dirais que la question est « à tiroir ». D'une part, c'est le parti lui-même qui est demandeur. Et il demande quelque chose de très particulier à chacun. Chacun est graphiste, donc interpellé à partir de son métier. Cela est important, car ce type de métier – un métier artistique – est davantage qu'une activité : il engage une sorte de totalité de la personne. La question met en place une sorte de dialogue entre le parti et l'artiste, à l'initiative du premier qui demande quelque chose de personnel au graphiste.

Jusqu'où et comment, donc, chacune, chacun va-t-il se « livrer » ? Livrer quoi ? Car, dans ce type de langage, cet agencement, cette articulation, cette combinatoire de signes, quelle est la part consciente, maîtrisée et quelle est la part non maîtrisée, inconsciente, inscrite dans la subjectivité de la dimension artistique ? Il y a, on peut l'imaginer, un peu (ou beaucoup) d'intimité qui suinte dans chaque proposition. Une intimité du choix politique au travers du choix des formes et du choix des mots (quand il y en a), et de leur combinaison. Pour

faire simple : une affiche n'est pas un texte. Elle n'est pas le fruit d'un simple raisonnement. Tout au moins, du seul raisonnement. Chaque proposition englobe, bien évidemment, un raisonnement de départ (un questionnement : qu'est-ce que je pense, qu'est-ce que je rêve de « dire », quel message ai-je envie d'envoyer ? Plus exactement : d'exprimer ?).

Dans le même temps, il y a de l'ambivalence dans la question : je viens d'employer le verbe « envoyer ». Envoyer à qui ? Ici, on comprend que l'artiste qui réalise son affiche l'adresse à un double destinataire : le commanditaire, c'est à dire le Parti communiste, en même temps qu'au public (à chaque spectateur) de son affiche. Je ne peux m'empêcher de penser que chaque artiste/graphiste a déroulé une sorte de négociation intérieure au cours de la conception de sa proposition : quel est le destinataire ? C'est à dire : comment concevoir un « message » qui s'adresse, en même temps, aux deux destinataires ?

Ce type de questions, que je pose ici schématiquement, a son importance pour apprécier la réponse à la question posée que véhicule l'affiche.

A ce stade, je dois ajouter un troisième destinataire, un tantinet paradoxal mais bien réel : l'auteur de l'affiche lui-même. En effet, répondre à la question initiale suppose, du moins je l'imagine, une minimum de clarté de l'auteur quant à sa position personnelle par rapport au Parti communiste : ce qu'il en pense, ce qu'il en souhaite, etc. La question (la commande) est probablement pour chacun, à des degrés évidemment très divers, un moment (un déclencheur, un accélérateur, un cristallisateur) de clarification. On peut imaginer que certains se sont lancés d'une manière spontanée, sans ce travail préalable sur soi, en soi. Quoi qu'il en soit, il y a bien construction, d'un positionnement. En ce sens, l'artiste/graphiste est bien le troisième interlocuteur, car, par son affiche, il s'adresse à lui-même au travers de la clarification personnelle qu'il a dû apporter à la question, et, comme par effet retour, de ce qu'il adresse au parti et au public.

Pour le dire autrement, chaque affiche est une « réponse » singulière tout autant intime que politique ou artistique. Un mélange de mystère et de clarté, d'énigme et d'évidence livré à la réception du regardeur. Ou, plutôt, de toutes les catégories de regardeurs : le parti, des militants, des spectateurs en distance plus ou moins grande avec la politique...

S'IL TE PLAÎT, DESSINE-MOI UNE RÉVOLUTION

Alain Foix
philosophe, auteur

Que voit-on de soi-même ? Une histoire, une mémoire, un corps, une respiration, des mouvements plus ou moins volontaires, des sensations, des sentiments, plaisirs ou déplaisirs, une image qu'on cherche sans arrêt à fixer pour que soi reste soi, mais dont les contours s'effacent pour être sans cesse redessinés. En cela, le miroir qui nous fixe dans l'instant est outil de mémoire. Il recentre, recadre, rassure par sa neutralité apparente, son objectivité supposée. Il renvoie soi à soi tel que soi croit, veut se voir. Il assemble dans l'instant toute l'histoire, la mémoire et unifie en une respiration le mouvement d'un corps qui se regarde avec plaisir, déplaisir ou tout autre sentiment provoqué par l'image reflétée.

En réalité, ce n'est pas ce qui est objectif dans l'image, c'est-à-dire non soumis au jugement singulier du sujet qu'on regarde, mais ce moi vivant, présent, questionnant son image et se projetant en elle.

Qu'y a-t-il de plus étranger à soi que ces nouvelles photos d'identité où aucune expression n'est autorisée ? Cette image-là s'approche du masque mortuaire, image morte d'un être réifié. Cette identité chosifiée, identité pour l'autre, l'étranger à moi-même, n'est pas celle dans laquelle je me sens être et exister. Car cette image s'est en quelque sorte évadée de moi-même. Elle est l'antithèse absolue de l'art du portrait photographique qui saisit l'être dans l'instant vivant, lui restitue un moment de pensée, de mouvement, d'expression, un caractère du moment. Le portrait n'est pas captation d'un objet par un objectif, mais dialogue de deux sujets qui se font face.

Ce qui vaut pour l'image d'un individu ne vaut-il pas pour un groupe, un parti ? Un corps qui constitue son unité à travers une histoire, une mémoire, une respiration, des mouvements plus ou moins volontaires, une image qu'il cherche

à fixer pour que le groupe, le parti, reste soi. Une image qui sans cesse se dérobe parce que être, c'est être en mouvement.

Si comme disait Freud, « on n'est pas maître dans sa propre maison », c'est qu'en soi il y a du mouvement, du mouvement en partie inconscient que la conscience cherche à ressaisir, maîtriser, pour que le moi ait quelque certitude de la permanence de son identité. Rien de plus naturel. Mais tout être conscient sait qu'il grandit, se transforme et vieillit. Alors l'image dans le miroir n'est pas seulement un reflet, mais une question : « Qu'est-ce qui de moi reste moi aujourd'hui ? »

N'est-ce pas au fond cette question que le Parti communiste français pose aux graphistes auxquels il a demandé de créer l'affiche dont ils rêveraient que le PCF leur commande ?

Commande qui ne sera évidemment jamais satisfaisante si chacune des propositions est prise de manière absolue. De même que le Petit Prince demandant à Saint-Exupéry « s'il te plaît dessine moi un mouton » ne sera jamais satisfait des propositions qui lui seront faites tant que l'auteur ne lui aura pas dessiné une boîte dans laquelle il peut imaginer son mouton.

D'une certaine manière, le Petit Prince rêveur qu'est le PCF a sa boîte de rêves que lui a dessiné Oscar Niemeyer place du Colonel Fabien : un œuf immense couvé par deux ailes lumineuses. Et au cœur de cet œuf, un rêve qui veut éclore.

Mais celui qui n'est pas dans le soi de ce cocon, qui n'est pas un militant vivant la chaleur humaine, la lumière de ce lieu intime et collectif, les embrassades, discussions, débats internes, frottements et échos tamisés par cette architecture formidablement conçue pour l'utopie, celui-là qui n'est pas saisi de l'unité d'une camaraderie, peut-il avoir la même vision que le militant ?

Si l'étranger ne voit qu'un carton dans lequel le Petit Prince voit un mouton, ne peut-on accepter le fait qu'il ne voie place du Colonel Fabien qu'un gros œuf de dinosaure là où le militant voit une révolution ?

Toute la question est là, dans la subjectivité des regards, et l'acceptation du fait que l'autre voit, autre chose que ce que je vois de moi dans le miroir.

Lorsqu'une mère disait autrefois à son enfant : « ne te regarde pas trop dans le miroir, tu y verras le diable », cela avait un fond de vérité. Chacun a pu faire

l'expérience du fait qu'en se fixant dans les yeux, le miroir nous renvoie peu à peu une image effrayante du fait que l'espace bougeant au-delà du contour du visage où se focalise et se fixe notre regard, déforme peu à peu cette image, formant notamment des cornes dans les cheveux. C'est que l'espace autre, l'autre qu'on écarte en se fixant sur soi-même, nous rend monstrueux.

Il y a donc quelque chose de salvateur, de vivifiant dans cet appel au regard des autres, aux artistes de l'image qui nous renvoient une pensée de nous-mêmes, diffractée en chacun des regards, des subjectivités. Chaque image porte une pensée, une question. Et cette capacité de s'offrir aux questions sur ce que nous sommes et où nous allons, est bien cette lumière, cette chaleur qui permet aux deux ailes miroirs de la place du Colonel Fabien d'apporter à cet œuf une nouvelle énergie pour éclore.

LES NAUFRAGÉS DE L'UTOPIE

Genica Baczynski
auteur

À première vue, la question posée présageait d'un trouble, un trouble placé quelque part entre le rêve et la névrose. Si pour Maurice Blanchot le malheur de la question est la réponse, ici si ce n'est pas un malheur, c'est un archipel de doutes qui se manifeste. Ici, on demande un rêve et le geste inconscient ne restitue que des désirs lyophilisés, des souhaits amenuisés. D'abord, on pense au trouble... Quelle affiche révéleriez vous que le parti communiste vous commande... La question s'apparente à l'avenir. Elle peut succomber dans les voies qu'elle instaure. Elle porterait en elle une dialectique qui la fait et la défait, un voyage d'autant plus évocateur qu'elle s'offrirait aux dangers, au risque du naufrage et ne l'esquiverait qu'en induisant un bouleversement.

Devants ces affiches, nous sommes toujours confrontés à un horizon mais l'espoir y luit comme un brin de paille ...

On le fixe dans ces signes graphiques. Les signes ne trompent pas. Ils sont notre boussole, et ici l'aiguille tremble et ne cesse d'hésiter. On dérive d'une image à l'autre. Et l'inconscient est tout comme les faits, têtus. Ici, sur les murs on ne demande déjà plus l'impossible. On affirme une histoire et on la perçoit presque comme une légende.

L'idéal est encombré, la crise a achevé de le fracasser, l'espoir se dessine sous un ciel meurtri. Que propose-t-on ? Que répète-t-on qui ne s'entend déjà plus ? Est-ce banal de dire que les temps ont changé, tant ils ont changé. Les points cardinaux n'indiquent plus qu'une direction, et ce n'est plus la nôtre. Les pôles se démagnétisent. Pendant longtemps, le communisme est apparu aux peuples comme un rivage, un recours ultime, la terre du juste retour des choses. L'Utopie se traçait. Il y eut un moment même où cette contrée rencontra l'adhésion. Les promesses s'affichaient, et les chants révolutionnaires se mêlaient

à la frénésie des Beatles. L'idée communiste ne cherchait pas encore les voies nécessaires pour s'imposer au réel. Aujourd'hui, ces affiches forment un rappel à l'ordre, en quelque sorte elles assurent la permanence du communisme quand le communisme cherche à s'authentifier. Elles impriment la continuité de sa ferveur critique. Mais le bruit n'est plus assourdissant. L'Utopie ne pose plus de problème, à peine des hypothèses. Elle n'est plus l'autre promesse.

Le continent s'est mué en une île que Peter-Pan ne désavouerait pas. Pourtant les crises financières et économiques attestent de sa clairvoyance comme par l'absurde. Wall Street est devenue la capitale des capitales, et le système qui sévit semble gouverner par un Mack Sennet touché par Alzheimer. Bien sûr, la mélancolie est meurtrière. Mais nous, nous ne savons plus d'où nous sommes partis et nous sommes tombés dans l'avenir avant que l'avenir ne se retourne et s'imaginer. Le spectre ne hante plus, il rôde. Ici, on regarde une propagande fantasmée, on se sent à bord d'un vaisseau fantôme obstiné et qui continue à croiser les mers en se refusant à l'oubli. On pense à Marx, à Lafitte, aux fantômes du communisme. On est suspendu devant ces images qui ne trouvent pas leur mouvement et qui pourtant dépeignent le désir de résister à l'enfouissement. La proposition et la production, ici, revêtent le rôle de mutins. Ils rendent compte d'une réalité et de sa menace. Les auteurs s'entêtent à les restituer. On y visualise le récit de la spéculation, du capitalisme et de ses ravages. On y entend les vacillements d'un parti qui se refuse à l'absence. Elles sont des empreintes dans un système qui ne cesse de nier leur véracité. Et il s'agit d'en tirer la leçon, de recourir à une métamorphose.

PASSION ET LIBERTÉ

Philippe Casen
fondateur de Cart'com

Ce qui m'a poussé à réagir à la démarche du PCF-Front de Gauche avec ce livret d'affiches 2014 est un sentiment mélangé de passion, de liberté et de simplicité.

La passion que j'ai d'abord ressentie dans l'équipe qui a conduit ce projet.

Le directeur de la communication, la directrice artistique, le graphiste, tous m'ont paru heureux et fiers de pouvoir imaginer, initier et mener à bien un tel projet depuis 3 ans.

Malgré tout lié à leurs métiers, ce livret semble constituer pour eux, à la fois un plaisir évident et un mode d'expression différent qu'ils veulent partager avec le plus grand nombre.

Cette passion communicative, particularité souvent distinctive des réussites, est malheureusement aujourd'hui assez souvent absente, compensée, trop souvent, par un excès de merchandising ou de promotion de certains événements.

La passion des artistes ensuite, qui expriment tous fortement leurs sentiments.

La passion ici fait référence aux notions d'épreuves et de souffrances qui amènent naturellement à une réaction.

Partager avec des passionnés rend plus forte l'implication de chacun.

La notion de liberté est également prépondérante dans ce livret.

La liberté de participer et d'oser pour chacun des artistes.

La liberté de messages, de formes et de couleurs.

La liberté de rêver, d'adhérer et de réagir pour le public.

Doit-on encore souligner l'évidence de l'importance de cette liberté à un moment où un sentiment inverse se confirme de plus en plus dans la société ?

La réaction, plus professionnelle, concerne le vecteur de la simplicité de l'image pour aller à la rencontre de la sensibilité humaine. Associée à des sujets de société, c'est une porte ouverte à l'interrogation, l'échange et l'engagement.

Le projet dépasse ainsi largement, me semble t-il, la communication politique habituelle car à travers les images percutantes de simplicité, il devient accessible à tous avec un langage universel.

Profondes ou plus humoristiques, dépouillées ou plus travaillées, ces images font réagir : mémoriser un détail ou une interrogation plus profonde, interpréter et s'approprier le message devient alors ludique.

Chacun y reconnaît une sensibilité et se les approprie avec ses propres émotions.

L'envie de toucher avec l'image est somme toute assez banale dans l'univers de la communication mais assez rare sont ceux qui y parviennent simplement d'autant quand il s'agit de sujets sérieux du quotidien.

La liberté, l'environnement, le racisme, la finance, la retraite sont alors autant de sujets d'importance traités avec grâce et simplicité.

N'est-ce pas l'idée positive qui devrait réconcilier l'individu et la politique ?

DE L'UTILITÉ PUBLIQUE D'IMAGES POUR LES COMMUNISTES

Patrick Maurières

directeur d'agence de communication publique

C'est toujours une émotion pour moi de découvrir des images porteuses de valeurs et de sens. Que d'énergie dans ces images ! Que de talents !

Il fut un temps pas si lointain où les valeurs communistes s'affirmaient sur les murs de France. On appelait cela la propagande.

Des artistes, graphistes, affichistes confrontaient leurs savoir-faire et leurs sensibilités au service de l'expression d'un projet politique communiste. Ceux que j'ai connus furent formés dans les écoles des beaux-arts. Ils habillèrent en mai 68 les murs de France de quelques 500 affiches, libérées de toute contrainte, révolutionnant de façon durable le genre. Chaque affiche était travaillée dans l'urgence. Réfléchi collectivement, imprimée en sérigraphie en une ou deux couleurs. Il fallait frapper vite, trouver le signe pertinent le plus percutant et frapper fort et occuper l'espace public.

Dans l'histoire du graphisme et de l'art, la notion d'urgence a souvent été prégnante. On se souvient de Guernica réalisée par Picasso en mai 1937 à la demande de la République espagnole pour le pavillon de ce pays à l'exposition internationale de Paris. Cette toile fit connaître auprès d'un immense public, le martyr des habitants de cette ville écrasée sous les bombardements nazis. Plus près de nous, en 1974, Ernest Pignon Ernest contribua de façon spectaculaire à la sensibilisation sur l'horreur de l'apartheid en collant sur les murs de Nice (ville jumelée avec le Cap) une famille africaine nous regardant derrière un grillage, l'image étant multipliée à l'infini.

Revenons au cœur de notre sujet. Quelques années après 1968 donc, de nombreux affichistes mirent leur talent au service du mouvement social. Je

pense évidemment au groupe Grapus qui accompagna sur plusieurs années (et avec quel talent) le Parti communiste. C'était possible aussi parce que le PCF entretenait des liens forts avec l'art et confiait la conception de ses affiches et ce dès la nuit de Tours, à des artistes. Je pense aux contributions de Gandjoun, Brantonne, Picasso, Morvan, Fougeron, Effel, Edouard Pignon, Picasso, excusez du peu !

Disons le clairement aussi, en ce début de siècle, la culture communiste dans ce domaine s'est étiolée, sans toutefois disparaître. Il conviendrait dans d'autres lieux de travailler les raisons de cet appauvrissement pour relever de nouveaux défis et se remettre en ordre de marche.

Tristement aujourd'hui, les images restent trop souvent dans leurs chrysalides sans se transformer en leur raison d'être et de devenir des affiches qui viennent percuter le regard des citoyens là où ils vivent, dans l'espace public.

On peut regretter que l'Huma n'ait pas pu décliner sur les murs du pays quelques unes des magnifiques images offertes en solidarité au peuple palestinien par des dizaines d'artistes et présentées chaque jour dans le journal. En sera-t-il de même pour cette excellente production graphique présentée à la Fête de l'Huma ?

Nous avons trop pris l'habitude du « restons dans l'entre nous » laissant les murs à poil. Dans le même temps, le marché poursuivait la privatisation des espaces à son seul profit.

Dans les villes et quartiers populaires, ce retour de l'expression publique de nos valeurs devrait être pensé comme un enjeu politique majeur. Il y a urgence à réinvestir ce qui nous a été pris. Les graphistes ont répondu présents à l'appel du collectif de communication. Le plus gros du travail est fait. Maintenant, il reste à finaliser ces affiches et à les imprimer.

Sur ce, je prépare la colle !

Parti communiste français
Secteur communication
2, place du Colonel-Fabien
75167 Paris Cedex 19
TÉL : 01 40 40 13 48 / WEB : www.pcf.fr

L'AFFICHE QUE VOUS RÉVÉRIEZ QUE LE PARTI COMMUNISTE VOUS COMMANDE

Tout est parti de cette simple question. Simple vraiment ?

Hommes ou femmes, militants d'ici ou d'ailleurs, chevronnés ou néophytes, inscrits dans des aventures collectives ou singulières, bref tous différents, 21 graphistes ont accepté de répondre à cette «carte blanche». Cette problématique, mettant au jour ce qu'ils attendent - s'ils attendent quelque chose - ce qui leur manque ou ce qui les remplit, n'interroge pas seulement leur rapport au PCF mais aussi à la politique. Cette question ouvre sur la relation du désir et de l'exigence de chacun au commun, au collectif, à ce qui fait société.

De l'ensemble de ces productions émanent un franc-parler et quelques récurrences. Mais aussi un feu d'artifice de propositions : utopie et colères, intime et commun, dénonciation et projet, concret et valeurs, affirmations, doutes et critiques... Ces affiches disent beaucoup de nous, communistes ou non. Elles engagent le débat.

Comme celles de 2012 et 2013, cette exposition voyagera. Parions que ces images vivront différemment selon le lieu. Souhaitons que cela permette de rapprocher des militants, des citoyens et des images politiques. Les uns comme les autres méritent cette relation. Espérons qu'elle soit féconde et riche d'échanges.

Face aux marchés et à la publicité qui domestiquent nos désirs pour les transformer en pulsions, n'est-il pas nécessaire de nourrir une exigence de formes pour fertiliser et améliorer les contenus ?

L'art et la création, parce qu'ils invitent les femmes et les hommes à ressentir et penser le monde, dans un esprit de partage, devraient être les alliés de celles et ceux qui luttent contre toutes les dominations et les aliénations. Il s'agit de liberté, il s'agit de nos capacités de résistance et d'invention dans une société qui va mal.

L'engagement dans les luttes pour l'émancipation reste une aventure humaine, politique et poétique.